



ATELIER DE POTERIE

EN ECOLE NATIONALE DE PERFECTIONNEMENT

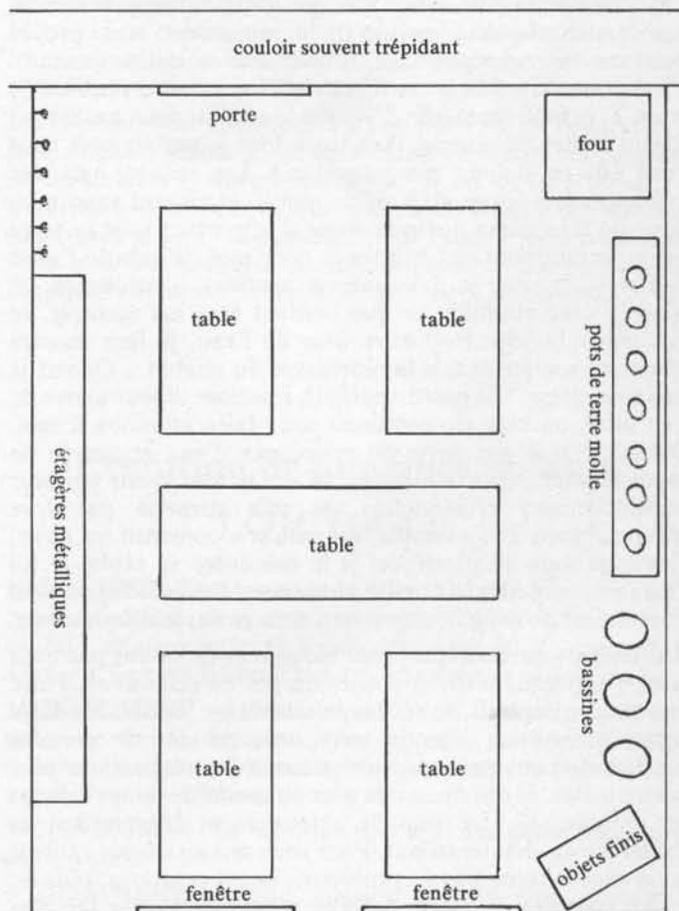
A.-M. GOSSELIN
14440 Plumetot

Notre atelier

Nous sommes installés dans une pièce — pas très grande — de surface assez carrée. On ne peut plus y circuler facilement une fois que dix à douze enfants y travaillent — ce qui est assez fréquent —. Nous avons cinq tables en formica, trois grande, deux petites : j'ai adopté la disposition en quinconce, ce qui permet une répartition dans toute la salle des surfaces de travail. Nous avons aussi un meuble « d'exposition » où l'on dépose les objets finis avant que les enfants ne les emportent chez eux ou trouvent des acheteurs. Tout un mur est pris par les étagères métalliques (rangement, séchage). La terre de récupération trempe dans de grandes bassines, puis est répartie dans des récipients en terre cuite (poreuse) sur une planche surélevée : l'eau s'évapore jusqu'à la consistance désirée par les enfants.

Tout le monde est attiré par les bassines, on remue la terre avec des bâtons en faisant mine de ne pas trop éclabousser. Un soir, au moment de la veillée, trois enfants s'étaient proposés pour le rangement de l'atelier. Une heure plus tard je les ai retrouvés ainsi : un d'entre eux nonchalamment allongé sur une table en train d'observer les deux autres qui s'étaient au moins trempé le cul dans les bassines, le premier y étant tombé par hasard en voulant allumer les lumières, le deuxième ayant suivi par contagion... Ils s'étaient enduit les chaussures de terre molle, le visage, les mains ; je crois me souvenir qu'ils avaient l'air triomphant.

Sur les murs j'affiche des gravures. Il faudrait les changer plus souvent, mais je n'en trouve pas si facilement. Dans les étagères, il y a aussi une pile de documents où les enfants peuvent chercher inspiration. Sur un tableau, j'ai punaisé les fiches des inscrits. Un enfant venant me parler d'un projet, je lui fais une fiche, il sait qu'il peut venir quand il veut... et quand il y a de la place. Je marque sur les fiches le travail de l'enfant et le destin des objets à travers les cuissons. En pratique, il y a souvent trop de monde à l'atelier, avec un nombre constant d'enfants qui ne veulent pas en décrocher, qui en un sens ont besoin d'être là et d'autre part empêchent d'autres enfants de venir... Il y a en moyenne deux à trois séances (ainsi que deux à trois cuissons) par semaine : avec un four électrique trop petit (30 x 30 x 30) pour le nombre d'objets qui attendent leur tour.



Le soir quand j'arrive, il y a toujours trois, quatre, cinq enfants ou davantage assis par terre contre la porte, qui mangent leur goûter et me réclament l'ouverture. On entre, on met les tabliers, on descend les chaises des tables (le sol est lessivé par un agent de service tous les jours, la pièce étant dans l'internat), on s'installe, on prend ses outils, sa terre.

Les outils : Une dizaine de mirettes, autant d'ébauchoirs, fourchettes, cuillers, couteaux, brosses, éponges, un rouleau à pâtisserie, des planches, des tournettes : cinq tournettes en bois (cf. photo), deux en métal. Le rythme de vie des enfants à l'internat étant trépidant, ils arrivent en général assez excités pour de multiples raisons. Certaines séances malgré tout sont très calmes (le mercredi après-midi, le week-end, ou bien quelquefois pendant la semaine). La plupart des séances sont mixtes : certains sont très concentrés sur la terre, d'autres ne peuvent pas, chahutent sans arrêt, lancent des boulettes, rigolent avec le copain, ne s'intéressent pas à réaliser quelque chose sur le moment. Je crois que la terre est une matière qui permet ce genre de chahut. On la mouille, ça fait de la bouillasse, c'est de la merde, on rigole, on la coupe avec des ciseaux, on s'en fait des pénis géants, on a envie de lancer la terre aux autres, sur les murs, sur les carreaux. Vu l'environnement, je ne peux pas encourager cela, je réprime. Cela m'ennuie parce que je sais que certains enfants en ont besoin. (J'ai déjà fait cette expérience autrement, lors d'animations réalisées par le théâtre du Gros Caillou (Caen) autour d'une exposition de peinture. Après être entrés en contact avec les tableaux, les enfants allaient peindre par petits groupes. Feuilles de plusieurs formats, dont certaines immenses déroulées à même le sol, couleurs de base, mélanges.

Dans certains groupes, il est arrivé que les enfants mélangent tout, étalent avec les mains, glissent dessus pieds nus dans l'ardeur et l'allégresse, parmi toutes ces couleurs grises, marron en toutes nuances. Ce moment étant d'ailleurs suivi d'un mouvement de retrait, avec la honte de se laisser aller à ce genre d'activité, la peur des réactions de moquerie. Certains enfants du même groupe n'avaient apparemment pas besoin de cela puisqu'ils continuaient leur propre peinture en regardant avec amusement ce qui se passait.) C'est sans doute à ce genre d'activités tournées vers le bain de boue — le bain de merde ? — que le chahut nous amènerait dans l'atelier de poterie. (Les trois dont je parlais plus haut l'ont fait en dehors des consignes). Les enfants ont des demandes très fortes vis à vis de moi — et sentent aussi mon désir qu'il se passe quelque chose d'important avec la terre — important pour eux-mêmes et pour moi. Je vais de l'un à l'autre, j'observe, je dépanne, je soutiens, j'encourage, je regarde avec attention ce que l'enfant veut me montrer. Je fais pétrir la pâte trop dure avec de l'eau, je leur montre comment souder, je fais la répression du chahut... Quand je suis non réceptible, non disponible, irascible, il leur arrive de s'en aller, ou bien de continuer sans faire attention à moi. Quand je n'ai pas envie de m'occuper d'eux et que je ne réponds pas à leurs demandes, ils me le font sentir par leur comportement. Quelquefois, je suis surprise par leur indépendance. Par exemple, un enfant a construit un objet, l'a rangé sous un plastique, je le vois laver sa table, je lui demande ce qu'il a fait : « *Un pot comme celui-là* » répond-t-il en pointant du doigt une gravure. Bon ça va, je n'insiste pas.

Aux enfants qui au départ sont bloqués et ne savent pas quoi faire, j'apprends souvent à faire un pot en colombins. Faire une boule, l'aplatir, faire des boudins, les souder, les faire entrer en contact avec la terre, leur permet de prendre confiance en eux pour pouvoir passer à des réalisations plus personnelles, ce qui demande plus ou moins de temps suivant les enfants. Il y a tout le tâtonnement, l'évolution, la recherche de chaque enfant. Pour ceux qui au départ veulent jouer avec la terre, pas de problème. Leurs créations, plus ou moins espacées, le temps qu'ils se remettent d'avoir fait une grande chose, vont en s'affermissant, grandissent en taille et en originalité : les deux premières statues de Gérard M. étaient encore rigides, la troisième, la femme enceinte, est souple et exprime une force, une existence forte. Ceux qui ont peur d'eux-mêmes, qui n'ont pas confiance en eux et se découragent à la moindre faille, les hurleurs, les timides, les agressifs, je n'hésite pas à les aider énormément au début. Quelqu'un les aide à préparer des colombins, je les pose, ils les soudent : la difficulté de souder leur suffit amplement au début.

Je m'ennuie rarement dans l'atelier (mais j'y étouffe quand il y a trop de monde !). C'est toujours vivant, les recherches se font et aboutissent. Cela fonctionne par vagues d'influence. Une vague peut concerner deux ou trois enfants, ou bien dix. Les vagues empiètent sur les autres, s'étalent plus ou moins dans le temps. Je prends l'exemple des pots à visage humain : elle a commencé avant Noël et à Pâques elle bat son plein.

Avant Noël, Philippe fait une tasse avec un visage dont les oreilles sont les anses (dessin n° 1). J'ai trouvé une gravure semblable que j'ai affichée. Deux mois après, ça nous prenait tous : Alain (n° 3) et Pascal (n° 2) les ont réalisés ensemble, Gilbert les imitait de loin (n° 4). Le masque de Jean-Luc est creux par en dessous, et piqueté à la brosse. Je me suis inspirée de la forme en cœur de celui de Gérard L. pour faire le mien. La forme en cœur est reprise ensuite par Loïc, Joël, Denis. Le dragon de Gérard est à langue réglable (par l'intérieur). Il se rassure en me la montrant : « *C'est pas moi qui tire la langue comme ça, c'est pas moi, ça non !* » Raymond réussit à en faire un aussi, ça faisait tellement longtemps qu'il échouait dans ses entreprises. Quelques jours plus tard il en réussit encore « un plus beau », et le jour suivant un troisième beaucoup moins évolué. Loïc prend modèle sur le mien pour en faire un nouveau, et s'y remet le lendemain avec un pot qui est moins inspiré du mien, plus personnel.

L'évolution des productions des enfants

Voici à peu près dans l'ordre les vagues qui ont eu lieu :

- **Les pichets** : à l'origine, un pichet que j'ai apporté.
- **Les femmes et les hommes nus** (avec sexe en érection ou au repos) : à l'origine, les statues faites par Gérard.
- **Les petites statues** (soldats, figurines assises...).
- **Les chandeliers** : à l'origine, celui d'Alain L.
- **Les cochons-tirelire** : à l'origine les enfants qui en avaient déjà fait l'an dernier.
- **Les pieds de lampe** : à l'origine, celui d'Alain.
- **Les éléphants** : de toutes tailles (jusqu'à 20 cm) avec trompes en érection ou au repos, ou même charriant un tronc d'arbre. A l'origine, celui de Jean-Noël (voir photo) avec le modèle d'un livre.
- **Masques de toutes tailles** : à l'origine, deux masques de Bill que j'ai apportés à cuire.
- **Les bustes** : à l'origine, celui de Loïc, réalisé d'après un livre. Depuis, ils foisonnent — le dernier né mesure 20 cm de diamètre.
- **Bateaux et barques associées**, des plus simples aux plus structurées, de la pirogue aux navires de guerre.
- **Pots à visage humain** : vague surprenante par sa durée et le nombre d'enfants concernés.
- **Maisons** : ventruées ou hautes, minuscules ou spacieuses, toutes avec des cheminées confectionnées avec grande attention, des ouvertures très recherchées. A l'origine, celle d'un enfant. Depuis elles foisonnent.

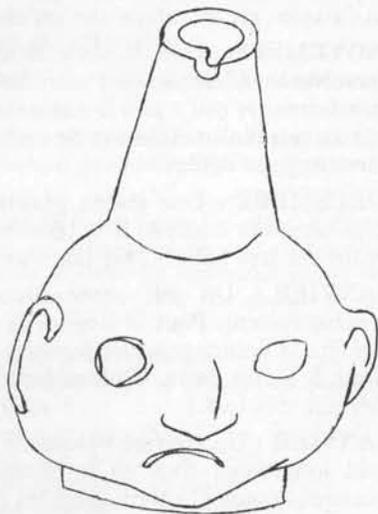
Quelquefois, l'atmosphère des séances est exceptionnelle : exaltée, ardente. Alors les créations sont audacieuses, les enfants me parlent de façon inhabituelle d'eux-même ou de moi. Ainsi un jour Alain avait monté le goulot de son pot humain de 30 cm et parlait d'un zizi qui toucherait le plafond. La séance suivante fut perturbée et destructrice : Alain ne veut plus de son goulot, il en coupe les deux-tiers : « *Ma mère n'en voudra pas, ça n'ira pas sur son buffet, il n'y aura pas assez de place.* » Loïc, mal à l'aise, voulait détruire son deuxième buste. Un autre cassait son cochon-tirelire en miettes... Le groupe s'était assombri, insécurisé, ça sentait la



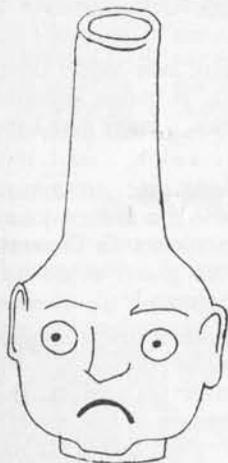
N° 1 : Philippe T., décembre



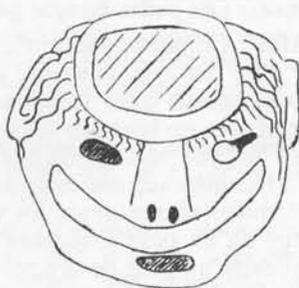
N° 2 : Alain L., février



N° 3 : Pascal G., février



N° 4 : Gilbert A., février



panique. Est-ce qu'ils voulaient revenir à une image d'eux-mêmes plus quotidienne ? Comme s'ils n'acceptaient plus ce qu'ils avaient fait la veille, trop fort, trop audacieux pour les lendemains de fête. Depuis, je n'empêche plus certains enfants de détruire leurs objets. Je sens que c'est important. Que l'enfant sache bien qu'il est le seul maître de ses réalisations. Au lieu que je fasse pression avec mon esprit conservateur de musée : *«Quel dommage, il faut éviter que cela redevienne un magma !»* Quand l'objet est mou, c'est tentant d'en refaire une boule. Et un bateau en boule reste quand même un bateau puisque le lendemain l'enfant le reconnaît sur le tas de terre. *«J'en referais un mieux que ça demain»* ; *«Je le trouve moche, je le démolis.»*

Mais le problème de la destruction reste délicat. La veille de partir en vacances, Gérard M. brise un petit avion, seul rescapé de la série qu'il avait faite, brise sa maison-cahutte, brise un pont, refait une boule d'un sabre qu'il venait de faire. *«J'ai envie de les démolir.»* Les autres enfants le réprochent : *«Donne-moi le au lieu de le casser.»* Mais Gérard semble heureux de casser et il brise dans une sorte d'effervescence. Mais il ne s'attaque ni à son dragon, ni à ses statues, ni à son éléphant : je crois qu'il ne s'attaque qu'aux objets qui ont le moins d'importance pour lui. Et il n'y a pas que cela qui entre en jeu mais aussi : la personnalité de l'enfant, sa place dans le groupe, son désir d'auto-destruction, sa capacité à endurer les coups des autres, etc., cela devient complexe (le fait que Gérard ait longtemps été un bouc-émissaire n'est pas étranger aux scènes de destruction dans l'atelier poterie). En revenant de la piscine, Loïc parlait de se tuer, de se pendre à un arbre : *«Comme ça, plus de bonhomme, plus de con, plus de bonhomme con.»* Moi : *«C'est comme en poterie, tu veux souvent démolir les trucs que tu fais.»* Lui, ému : *«Là... tu poses une question difficile...»*

L'adulte qui s'occupe des enfants en poterie doit se surveiller pour ne pas posséder les objets terminés à travers les enfants, ou les enfants à travers les objets. Il est certain qu'on se nourrit des créations qui jaillissent, mais on finit par trouver ça naturel. Il est très important pour l'adulte de travailler la terre avec les enfants, de se confronter à la terre pour retrouver en lui-même les difficultés du jaillissement.

Evolution de quelques enfants

LOIC (14 ans)

19 NOVEMBRE : Manipule la terre, instable : ne tient pas en place, réclame sans arrêt du secours, n'a aucune confiance en lui : *«Fais-moi le, je te dis, fais-moi le, je vais pas y arriver.»* Sort un **fauteuil** massif, aux formes arrondies.

21 NOVEMBRE : Même cirque. Prend comme modèle un **bougeoir mural** avec masque, appelle au secours sans relâche, n'ose pas déformer la terre, s'en remet constamment à moi. Peur de l'échec.

26 NOVEMBRE : Se fabrique tout seul une **petite baignoire** par plaques.

3 DECEMBRE : Prend comme modèle une gravure : crocodile ayant plutôt la forme d'un lézard, qu'il appellera sa **grenouille** par la suite. Je le place face à la gravure, à la hauteur de son regard. D'abord, il gesticule, appelle au secours (je dessine les contours de l'animal), se désespère, se décourage. Puis on ne l'entend plus pendant très longtemps. Le regard pris entre la gravure et sa motte de terre, il reste calme et se concentre sur son œuvre pendant plus d'une heure. Séance charnière pour lui.

15 DECEMBRE : Se propose pour fabriquer avec moi l'étable de la crèche.



JANVIER : Veut émailler son bougeoir. C'est le cirque. Croit mal faire, c'est Alain qui le lui fait. Puis sans un mot Loïc se met à émailler le pot d'un copain avec patience (pistolet à poire).

JANVIER : Réalise un buste (photo) en deux ou trois fois, entièrement seul, me demandant de temps en temps si ça va. Il s'aide avec un livret sur la poterie.

JANVIER : Réalise un petit bougeoir avec encore un modèle.

FEVRIER : Commence un deuxième buste, puis veut le détruire. Il l'abandonne, la bouche en souffrance tournée vers le ciel.

FEVRIER : Il réalise entièrement seul un pot qui a de l'allure. Ensuite vient dans l'atelier sans rien réaliser, allant de l'un à l'autre, venant me parler.

FIN MARS : Réalise en deux jours deux pots à visage humain. Pour le premier, il s'inspire du mien, je dois lui faire la forme de cœur, lui montrer comment faire les yeux. Je lui dis de faire confiance à ses mains. Il répond : *«Mais c'est ma tête qui les commande.»* Le lendemain, me demande si je crois que sa tête est en train de pleurer et lui fait un frère. Je dois encore lui dessiner le cœur, puis il se débrouille seul. Il dit que cette tête-là chante. Cela donne l'idée à Denis G. de faire plein de têtes avec des formes étranges.

RAYMOND (13 ans)

Pendant très longtemps ne sort absolument aucun objet de la terre, mais ne rate pas une séance, m'attend fermement à la porte, malaxe terre et eau, patouille ; c'est lui qui tombe le premier dans le bac de terre le soir où il venait pour ranger. Il essaie de faire : animaux, champignons, pots, qu'il détruit à mesure. Comme si il y avait des gestes pour construire et des gestes pour détruire qu'il ne contrôlerait pas. Après les vacances de la Toussaint il réussit un dessous de plat «pour ma mère» décoré au couteau (une poule) : c'est le succès. Il commence plusieurs fois un buffle, réalise un cochon-tirelire qui disparaît. Le 15 décembre, réussit enfin, avec mon aide pour les pattes, le bœuf qui ira dans la crèche. Puis il veut faire un chien. Il travaille souvent sans demander aucune aide. Se met à m'appeler seulement au cours du deuxième trimestre. Et souvent, je n'ai pas envie d'aider, ça ne sert à rien, ses gestes détruisent l'objet à mesure qu'il apparaît, c'est énervant. Il est vraiment très malheureux quand il arrive et qu'il n'y a plus de place dans l'atelier. Essaie de faire la sainte vierge de la crèche : le résultat est désespérant : une forme vaguement allongée avec des petits morceaux de terre posés dessus (les bras). Par contre, il réussit une statuette sexuée. Pour lui c'est important (interdits très forts, il se scandalise dès qu'il entend un juron ou des paroles sur la sexualité). Il emmène sa statuette chez lui, bien que je l'ai prévenu que sa mère risquait de se fâcher. Il répond : *«Ça ne fait rien.»*

JANVIER : Nombreux essais de pots : détruits, essais de bateaux. Je le persuade de ne pas détruire un bateau qui était presque fini et qu'il se mettait à détruire. (*«Il est moche, j'y arrive pas bien.»*) parce qu'un petit morceau était mal soudé, alors que l'ensemble était bien.

FEVRIER : Il veut faire un service de coquetiers, en réalise deux qu'il garde, encore très irréguliers.

MARS : Enfin Raymond semble décoller. C'est un pot-masque réussi après sept mois de malaxage assidu, d'échecs répétés, de réussites rares. Raymond dans la vie ne pense qu'à manger, c'est un vorace, et ce masque n'a d'abord que ses oreilles, son nez, et une bouche grande ouverte. Il vient me le montrer, triomphant. Il a réalisé ce masque sans gestes destructeurs (qui ne viennent donc pas par hasard, ni par débilité). Huit jours plus tard, c'est le miracle d'un pot inspiré par une image d'un masque égyptien. Auparavant il semblait n'avoir aucun sens de la symétrie. On peut dire qu'il avait besoin d'un tâtonnement plus long que les autres... Le

pot fait immédiatement après représente un ours qui tire la langue. Mais il ne garde pas la langue et reste longtemps à coller-détruire la deuxième oreille. Il détruit quand il pense que c'est raté...

GERARD (13 ans)

Enfant qui n'est pas aussi débile qu'il en a l'air. Mon avis sur lui est qu'il a été détruit par l'armada de femmes qui l'entourent (enfant-objet). C'est le gros poupon, dernier né longtemps après les autres d'une famille de sept ou huit sœurs... Activité fébrile. Le volume compte, les surfaces restent irrégulières.

SEPTEMBRE : Après un masque et quelques pots, il commence un homme nu en érection, et veut faire un géant. Statuette un peu rigide qui éclatera à la cuisson. Il lui fait sa femme, un peu plus petite, leur fait un lit, des chaises, leur fait faire l'amour dans le lit. La tête de la femme casse aussi à la cuisson, on en fera une qu'on recollera par l'émaillage.

NOVEMBRE : Une statuette de femme-gendarme phallique (revolver). *«C'est le chef des bandits qui a tué tous les gendarmes et qui a pris le costume de leur chef.»* Un cochon sexué, très réaliste (élevage de cochons chez lui), son auge, sa cuvette pour déféquer.

DECEMBRE : Une statue géante de femme qu'il ne veut plus terminer ensuite. Il la termine le 20 décembre. Elle est vraiment très belle. C'est une dame qui attend un bébé.

JANVIER : Un joli vase, décoré avec des lignes qui s'entrecroisent. Pour la lingère de l'école. A l'école, Gérard préfère la compagnie des femmes à celle de ses camarades, dont il a très peur. (Enfant longtemps rejeté, qui rêve de devenir très fort.)

JANVIER : Un énorme bateau de guerre avec lequel il joue très longtemps tout en le terminant. Il passe certaines séances à couper la terre avec des ciseaux, à jouer avec l'eau, ses soldats de plastique.

FEVRIER : Un cœur plat, très grand, avec un masque dedans. De petits avions qu'il détruit à mesure en jouant avec : la queue de l'avion se détache toujours du Concorde quand il joue avec. Puis il fait un très grand avion qu'il détruit ; une petite barque pour son bateau.

MARS : Un pot humain : c'est un dragon, il tire la langue : *«Ce n'est pas moi, je ne tire pas la langue comme ça.»* Une grande cabane dans laquelle il joue avec ses soldats. Il la détruit pour en faire une mieux le lendemain. Il fait entrer et sortir un pont par la porte (même mouvement que la langue). Il en recommence une le lendemain, qu'il détruit à la fin de la dernière séance avant les vacances de Pâques (en même temps qu'un petit Concorde rescapé, qu'un sabre, un pot pour faire un pied de lampe).

